

« Il serait réducteur de qualifier de biographique *Qu'as-tu fait de tes frères?*, le roman de Claude ARNAUD, brillamment traduit par Daniela Bargiarelli. La biographie constitue certes l'ossature du texte de Claude ARNAUD, mais celui-ci apparaît représentatif du roman dans la mesure où il s'appuie sur un récit intense et générationnel, apte à rendre les émotions d'une époque qui divise encore aujourd'hui, en suscitant une nostalgie amère. Plus encore que d'une irréductible volonté de révolutionner la société, le 68 français était porteur d'un désir de rendre efficace la pensée. Ce n'était pas qu'une conquête du ciel, mais aussi et d'abord une tentative de ramener le ciel sur terre. Tentative qui échoua, en révélant les défaillances de ses acteurs et les fragilités d'une culture témoignant d'un ordre archaïque qu'elle partageait encore, somme toute, avec le pouvoir contre lequel elle luttait, lui-même aussi peu mobile qu'adapté au « mouvement ». ARNAUD raconte une saison d'escapade enfantine durant laquelle la politique envahit tout le quotidien, dans une sorte de griserie absolue où les jours s'imposaient comme des véritables épreuves de lutte et de maturité. Cette jeunesse s'est forgé en effet dans un combat au jour le jour, sans lequel l'affrontement des idées mais aussi l'amour n'auraient pas été possibles. Emportant l'école, la politique et l'amour, cet élan a engendré une période inimitable d'apprentissage qui mobilisa toute l'énergie de chacun. Une essence de jeunesse, mais où la jeunesse va aussi éprouver la dureté d'un temps qui va laisser amis et amants sur le carreau. Claude ARNAUD ne s'attarde pas tant sur les affrontements que sur les événements d'une biographie collective dans laquelle ceux qui se perdirent furent souvent les plus proches, l'abandon étant (re)laissant la plupart du temps sentimental. La violence était d'abord celle dont on souffre dans le silence de la solitude, plus que celle partagée dans la lutte et la rue. *Qu'as-tu fait de tes frères?* est ainsi la douce évocation d'une famille, puis d'une communauté, enfin d'un pays qui vit pourtant son horizon partagé se rétrécir jusqu'à la solitude. 68 s'impose ainsi comme le lieu d'un affrontement mais aussi d'un abandon : là ce sont séparés amis et amants, oubliant ces idées dont ils préférèrent avoir la nostalgie plutôt que de les mettre à l'épreuve. » Giacomo GIOSSI